LE JOUR DE L'AN

A LA

Nouvelle-Orléans.

Le ciel vient de faire, hier, une réception assez maussade à la nouvelle année et au nouveau siècle. Le soleil même n'a pas daigné les honorer de sa présence, mais si le firmament était triste les visages étaient gais, et à regarder les passants qui longeaient les trottoirs on pouvait comprendre qu'il y avait parmi tout ce monde bien des heureux.

Non pas qu'il y eut beaucoup de tapage dans les rues. La tranquillité régnait partout. De temps en temps seulement quelques pétards, quelques fusées. Même calme que le jour de Noël. C'est dans les familles que se manifestait la joie et les enfants ont eu leur large part dans cette satisfaction générale. Au fond, nous ne faisons que gagner à cet heureux changement. Moins de bruit à l'extérieur, mais plus de joie réelle dans les intérieurs. C'est un peu à la nouvelle administration que nous devons cette heureuse transformation dans les habitudes de Noël et du Jour de l'An.

C'est surtout parmi les malheureux, parmi les déshérités de ce bas monde, même parmi les coupables que la fête est complète. Ils sont dans les temps ordinaires plus privés que le commun des mortels, il est bien juste qu'ils aient, à de très rares intervalles, leur jour de plaisir et d'oubli des petites et grandes misères humaines.

Aussi les bonnes âmes s'étaient-elles mises en train pour procurer quelques distractions, quelques plaisirs à ceux à qui le sort, bien souvent aveugle, les refuse impitoyablement.

Donc, il y avait fête hier dans les asiles de la vieillesse et de l'enfance, dans les hôpitaux et dans les orphelinats.

Partout des banquets, des tables amplement garnies de mets délicieux que tout les infortunés dégustaient et croquaient à belles dents. Il faut rendre justice aux saintes filles qui savent adoucir les maux de leurs semblables ; il faut rendre justice à toutes les âmes généreuses qui protègent et patronnent ces établissements ; jamais elles n'ont été mieux inspirées, jamais elle n'ont fait plus d'heureux et d'heureuses. Au nom de l'humanité, au nom de Dieu, nous les en remercions sincèrement.

En somme, la journée s'est bien passée, mieux, beaucoup mieux que le pensaient ces plus optimistes et l'on peut dire que si le ciel semblait être en deuil l'humanité était réellement en fête. Il faut être membre ou le chef d'une famille pour comprendre ces adorables choses.

Curieuses Funérailles.

On a inhumé, il y a quelques jours à Gœschenen, un cercueil renfermant une jambe incomplète, une botte, quelques morceaux de vêtement et un franc et demi en monnaie suisse.

Il y a dix huit ans, le bourgmestre de cette commune et deux habitants de Berne avaient péri dans un glacier. Deux des cadavres furent retrouvés mais celui du bourgmestre était pris dans une crevasse et on ne put recouvrer qu'une partie du corps, une jambe s'étant détachée et ayant roulé dans un précipice.

Ce débris n'a été retrouvé que dernièrement. Le glacier a maintenant tout rendu, même l'argent.

Mariage espagnol.

Paris, 21 décembre.

Les mariages espagnols font, dans l'histoire de la péninsule et dans celle de l'Europe, un chapitre à part. Ces unions, dictées par des considérations dynastiques ou internationales, ont souvent porté des fruits de discorde.

Sans Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, Louis XIV n'aurait pu élever sur l'héritage de la maison d'Espagne les prétentions qui, après la guerre de dévolution et de conquête de la Franche-Comté, aboutirent au testament de Charles II, à l'avènement du second fils du grand-dauphin, le duc d'Anjou, et à cette guerre de Succession de près de quinze années.

Plus près de nous, en ce siècle, le mariage de la reine Isabelle et celui de sa sœur, l'infante Marie-Louise—où la diplomatie de Palmerston et celle de Guizot se tendirent mutuellement des pièges et se dupèrent réciproquement — faillirent provoquer une rupture entre la France et l'Angleterre et contribuèrent, en dépit ou plutôt à cause du triomphe apparent de la politique française, à ébranler le trône de Louis-Philippe.

C'est le malheur des princesses, c'est la rançon des droits que leur confère le régime monarchique, que de n'être pas tout à fait libres de suivre uniquement les indications de leur cœur dans le choix d'un époux. Il est bien évident que, quand la reine Victoria, renversant de par les nécessités de sa position l'ordre naturel et ordinaire, se décidait à demander discrètement, mais clairement, la main du prince Albert, cadet de petite famille allemande et son propre cadet de quelques mois, son peuple, son Parlement, ses ministres avaient quelque chose à dire, non seulement, considération grossière mais frappante, parce qu'ils avaient à faire les frais du nouvel établissement, mais à cause de l'ingérence possible et perturbatrice d'un prince consort dans le gouvernement.

Ainsi en est-il de la reine Wilhelmine des Pays-Bas et du jeune prince allemand à qui elle fait l'honneur de l'associer—au second plan—à son existence et auquel le peuple néerlandais, pour loyaliste qu'il soit, entend assurer assez chichement les droits personnels.

Tout cela est naturel, raisonnable, légitime, voire nécessaire. Aussi bien le roman d'une princesse ne saurait avoir de dénouement que sous le contrôle, non seulement des notaires et du prêtre, mais des graves hommes d'Etat, des députés plus ou moins brouillons et de la nation elle-même.

La princesse des Asturies a vingt ans. Elle a été élevée avec soin, avec amour, par l'excellente mère qui a exercé avec tant de zèle et de tact la régence en Espagne depuis quinze ans. On sait que le petit roi Alphonse XIII étant né posthume en mai 1886, six mois après la mort de son père, l'infante Maria de las Mercedès, son aînée de six ans, fut pendant cet intervalle dans la position incertaine et mal définie d'une reine sous condition résolutoire, à moins que ce ne fût sous condition suspensive. Elle est toujours, et elle restera tant que son frère, aujourd'hui âgé de quatorze ans, ne se sera pas marié et n'aura pas d'enfants, l'héritière présomptive de la couronne d'Espagne.

C'est ce qui donne tant d'importance à son propre mariage. Le futur est un Bourbon, un membre de la branche napolitaine de cette grande maison qui, de France, où régnait son chef, le majestueux Louis, alla recueillir de l'autre côté des Pyrénées l'immense héritage de Charles-Quint et de Philippe II, cet amas des couronnes d'Espagne, de Naples, de Sicile, des pays du nouveau monde, du duché de Milan et des Pays-Bas.

La fortune s'est plue à déjouer singulièrement les plans grandioses de l'ambitieux monarque. En France, ce trône, qui semblait le plus beau et le plus solide de l'univers, s'est écroulé pour ne plus se relever. Et, par une ironie du destin, grâce aux renonciations, d'ailleurs fort sujettes à discussion, de Philippe V d'Espagne, c'est la branche cadette d'Orléans, les descendants de *Monsieur*, du Régent et de Philippe-Egalité et du Roi-citoyen qui élève la prétention de détenir un héritage d'ailleurs tout platonique et irréel.

Sur le trône d'Espagne, la maison de Bourbon est encore assise. Mais là aussi, c'est la branche cadette qui a évincé la branche aînée, grâce à l'absence de loi salique, à la succession de la reine Isabelle et à l'exclusion de la ligne mâle.

Si bien que les représentants, en ligne directe de la descendance mâle du duc d'Anjou, second fils du grand-dauphin, fils unique de Louis XIV, malgré le droit de primogéniture, se voient tout à la fois exclus de toute prétention à la couronne de France en vertu de renonciations fondées sur la nécessité d'éviter l'union des deux monarchies, et privés de la couronne d'Espagne en vertu de la succession féminine.

Quant aux Bourbons de Naples ou des Deux-Siciles, même ceux de Parme, ils ont été pris dans la tourmente révolutionnaire et unitaire en Italie et ils ont dû se résigner à voir la maison de Savoie mettre la main sur leur héritage.

Le prince qui va épouser la princesse des Asturies est le prince Charles, second fils du comte de Caserta, lui-même second fils du feu roi Ferdinand des Deux-Siciles et frère cadet de l'ex-roi de Naples, François II. Sa mère est une autre Bourbon de Naples, fille du comte de Trapani. C'est donc un Bourbon pur sang, *inbred* des deux côtés, comme on dit en termes de stud-book. Il va épouser une Bourbon, dans les veines de laquelle coule aussi le sang des Habsbourg.

Ce n'est pas la préoccupation du résultat d'une telle consanguinité qui prévaut dans les esprits. En Espagne, on rappelle que le père du prince Charles, le futur beau-père d'une reine possible d'Espagne, le comte de Caserta, a combattu aux côtés de don Carlos. On redoute l'influence réactionnaire de ces accointances. Des voix se sont élevées pour signaler ces inconvénients.

M. Romero Robledo, qui est décidément revenu, après un très long intermède d'ultra-conservatisme, à ses premières amours et à cet instinct révolutionnaire qui lui dictait le fameux manifeste de l'amiral Topete, s'agite, proteste, s'indigne. Les libéraux font froide mine. Bien des conservateurs se sentent mal à l'aise.

Tout cela n'émeut ni la reine-régente qui, le plus naturellement du monde, consulte probablement surtout le cœur de sa fille dans une affaire où celle-ci est le plus directement intéressée, ni le ministère du général Azcarraga, qui prépare les actes nécessaires à la ratification. Les Cortès vont voter.

Il est permis, en souhaitant au jeune couple tout le bonheur possible, en témoignant notre sympathie et notre respect pour la régente, qui a montré, dans une situation difficile, que les inspirations de l'amour maternel étaient plus sûres, plus infaillibles que les calculs de la politique et qui a mérité, avec la loyale affection du peuple espagnol, l'estime de l'Europe,—il est permis de faire des vœux pour que les objections soulevées contre le mariage de la princesse des Asturies se dissipent toutes et d'elles-mêmes dans l'avenir par le mariage du roi Alphonse XIII à son tour, quand l'âge en sera venu, et la continuation de la lignée directe et masculine de la dynastie.

Quelques chiffres.

On a publié les chiffres communiqués par le commissariat de l'Exposition, et desquels il résulte que le déficit accusé est de 2 millions et 50 mille francs. A ce chiffre, il faut ajouter environ 1 million 500 mille francs de recettes non effectuées, soit 3 millions et demi de francs, et l'on assure qu'on ne s'en tiendra malheureusement pas là.

Le *Temps* publie à son tour une statistique fort intéressante. Il fait très justement remarquer que, en 1889, la gestion de M. Georges Berger accusa un excédent de recettes de 8,000,000 de francs, tandis que, en 1867, on avait dépensé en plus 4 millions, et 31 millions en 1878. M. Alfred Picard, qui connaissait ces chiffres avait espéré que les 8 millions de francs de bénéfices de M. George Berger en 1889 seraient laissés bien loin par les bénéfices de 1900, et c'est pour atteindre ce but que M. Grison, directeur des finances, avait reçu mission de se montrer très sévère. Il n'y a pas de bénéfices, mais au contraire, un déficit assez gros. M. Picard s'était trompé dans ses prévisions, voilà tout.

ANECDOTE.

Les journaux hollandais racontent l'anecdote suivante :

Mercredi matin, M. Krüger, accompagné d'un secrétaire, était allé faire une promenade en voiture dans les environs de la Haye.

A un moment donné, épouvantés par le passage d'une automobile, les chevaux s'emballèrent. Le secrétaire, pris de peur, sauta hors de la voiture, sans d'ailleurs se faire de mal. M. Krüger se leva, passa ses bras autour de la taille du cocher et prit les rênes, qu'il tira avec une force telle que bientôt les chevaux durent s'arrêter.

Le secrétaire, qui n'avait cessé de courir après la voiture, arriva bientôt. M. Krüger se contenta de lui dire : "Vous avez eu tort de sauter, car vous pouviez vous tuer. Une autre fois, faites comme moi. Ne vous épouvantez de rien et ayez confiance en Dieu."

La population de Metz.

Suivant le recensement du 14 décembre, Metz compte 58,466 habitants, y compris la garnison. Il y en avait 59,728 en 1895.

La population des casernes, militaires et familles de militaires, est de 11,628 hommes et 548 femmes.

Rien de meilleur que l'eau d'Abita gazeuse. Essayez-la vous en serez vite convaincus.
Délivrée partout $1,60 par douzaine.

LA MISSION FIEVEE.

Une dépêche de Saint-Pétersbourg annonce l'arrivée de la mission belge Fievée, qu'on avait crue longtemps perdue ou massacrée en Chine.

Le colonel Fievée et ses trois compagnons, les ingénieurs Ledent et Henrard et le mandarin belge Splingard sont arrivés à Irkoutsk le 29 novembre ; c'était pour eux le but à atteindre après avoir passé par les plus cruelles péripéties et traversé les plus grands dangers. Toutes les voies vers la mer de Chine étant barrées par les Boxers les voyageurs ont affronté la traversée du désert de Gobi à l'aide de vingt chameaux achetés à Ta-Tsing. Ce passage n'a pas exigé moins de deux mois et demi de marche ininterrompue, où les explorateurs ont principalement souffert de la soif et du froid.

Ayant atteint le Transsibérien ils ont passé le lac Baïkal, pour arriver à Irkoutsk, d'où ils sont repartis pour Saint-Pétersbourg.

On les attend à Liège, ville natale de trois d'entre eux, jeudi prochain. Ils y débarqueront par le Nord-Express, après s'être arrêtés à Moscou et à Berlin.

LA "DATE FATIDIQUE" DE LA REINE.

Il y a, au moins, une personne, en Angleterre, qui aura cru, dès la première heure, à la victoire des Boers—cette victoire que confirment, aujourd'hui, les dépêches officielles.

Cette personne est la reine d'Angleterre. Depuis son avènement au trône, en 1837, le 14 décembre a toujours été pour elle, en effet, marqué par un événement funeste.

Le 14 décembre 1861 est mort le prince Albert, son mari; le 14 décembre 1878, est morte sa fille, la princesse Alice et presque tous les malheurs qui lui sont arrivés ont fondu sur elle à cette date fatidique. A Londres, on appelle le 14 décembre "la journée noir de la Reine".

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Hier, en l'honneur du jour de l'An, il y avait une matinée-extra au théâtre Tulane. Naturellement, on jouait la pièce favorite de M. Otis Skinner qui s'y est fait une véritable renommée : "Prince Otto." Mais avec M. Otis Skinner, il ne faut jamais oublier que pour produire une bonne représentation, il faut autre chose qu'une étoile. Il est nécessaire aussi qu'il y ait, à côté de cette étoile, une excellente troupe qui sache lui donner convenablement la réplique. C'est ce que M. Otis Skinner ne manque jamais de faire. De là, ses succès.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Hier en matinée, comme dimanche soir, très belle chambrée à l'Académie de Musique qui a décidément retrouvé sa popularité d'autrefois, grâce au talent déployé par Miss Howard et surtout au brillant patronage qu'ont su attirer à cet établissement MM. Morris et Davies. Et puis il y a tant de variété dans ce genre de spectacle ! Quel que soit le goût de l'auditeur, il est toujours sûr d'être satisfait en rentrant chez lui.

GRAND OPERA HOUSE.

Comme il fallait s'y attendre, il y a eu, hier, matinée au Grand Opera House. On y représentait, comme depuis dimanche, en matinée "In the Ranks".

Il y a dans la troupe Baldwin-Melville, tous les éléments voulus pour assurer un succès à la pièce. Ce succès a été plus grand qu'on ne s'y attendait; il a dépassé toutes les espérances; il fait le plus grand honneur au directeur et au régisseur général qui ont su non seulement choisir mais diriger cette troupe pendant toute une saison.

THEATRE DE L'OPERA

Grande matinée, hier au théâtre de la rue Bourbon, en l'honneur du jour de l'an. On donnait le "Trouvere" s'il vous plaît, et avec tous les sujets de la troupe du grand répertoire, la première falcon de la compagnie et Chastan, le fort tenor dont les notes élevées sont de toute beauté.

Le succès a été complet, plus complet qu'à la première représentation de l'œuvre de Verdi, et l'on a beaucoup applaudi notre première ballerine. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet qui en vaut la peine.

Hier soir, deuxième de la "Vivandière", l'œuvre de Godard, qui a été déjà si chaleureusement applaudie samedi dernier. Mlle Nina Pack est déjà une favorite de notre parterre. A une méthode excellente, elle ajoute un jeu parfait. Impossible de rêver une meilleure Marion ; elle en a toutes les allures et tout l'entrain. C'est une des plus précieuses acquisitions de la direction qui en a tant à sa disposition. M. Berriel a une qualité dont nous lui savons un gré infini ; il nous fait sortir de la routine du grand opéra et nous donne des opéras de genre qui ont toujours fait la fortune du théâtre français partout où ils sont produits.

Il va sans dire que Mlle Nina Pack est magnifiquement entourée, M. Berriel excellant dans l'art de former une troupe complète, sans trou, sans solution de continuité.

Aujourd'hui, ce soir, mercredi, La Grande Duchesse, avec Mme Montbazon dans le principal rôle.

On sait que Mme Montbazon est une des célébrités de la scène parisienne.

Jeudi, les "Huguenots".

Une lettre charmante de M. Berriel.

M. le Gérant de l'ABEILLE,

Mon très cher ami,

Du fond du cœur nos meilleurs vœux pour votre chère famille et vous même. Ma femme serait venue avec moi aujourd'hui, vous présenter nos hommages, mais comme elle chante en matinée, veuillez nous permettre de retarder notre visite à demain. Conservez-nous, cher ami, aussi votre si chère affection dans la nouvelle année et croyez qu'elle rendra bien heureux

Votre tout dévoué,

HENRI BERRIEL.

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE ?

ESSAYEZ LE

VIN MARIANI

Le Tonique Mariani Célèbre dans le Monde entier

POUR LE CORPS ET LE CERVEAU

Depuis 1863, est recommandé par la Profession Médicale. Ses effets sont

immédiats durables efficaces agréables

Chez les Pharmaciens partout. Refusez les substitutions.

THEATRE "CRESCENT."

Au Crescent, c'est McGovern qui gouverne pour le moment, et personne ne se plaint de son "gouvernement". Ce n'est pas seulement un lutteur, un boxeur qu'il y a en McGovern, comme on le croyait jusqu'à présent, mais aussi un orateur de valeur. Il est en train de nous le prouver, depuis deux ou trois jours, avec un succès dont on ne pouvait se faire une juste idée. Aussi la foule se presse-t-elle depuis dimanche aux représentations de "Bowery after dark".

Mettez de côté vos médicaments. Essayez l'eau pure d'Abita seulement ! Vous sentirez un mieux instantanément.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

NEW YORK.

Steamship El Norte, Gardner...parti 25 dec
Goelette W J. McLarnand, Lane parti 17 dec

PHILADELPHIE.

Goelette Nimbus, Stahl.....partie 17 dec

LIVERPOOL.

Steamship Goodwin, White.....parti 22 dec
Steamship Colleglan, Brown.....parti 22 dec
Steamship Albanian, Ridley.....parti 17 dec
Steamship Tactician Jeffry.....parti 13 dec
Steamship Indian, ——.....parti 11 dec
Steamship Bernard Hall, Griffith parti 26 nov
Steamship Mira, Vincent.....parti 22 nov
SS Domingo de Larrinaga, Gibson...p 28 nov
Steamship Nizamguan, Japha...parti 2 dec
Steamship Costa Rican Kelly..parti 11 dec
Steamship Astronomer, Counle.parti 20 dec
Steamship Almerian Pickthall..parti 2 dec
Steamship Texan, Lund.....parti 23 dec

LONDRES.

Steamship Cayo Blanco, Winters parti 22 dec
Steamship Cayo Soto, Fernell—— parti 9 dec

SHIELDS.

Steamship Mount Ren, Murray parti 25 dec
Steamship Leonga, Davis.....parti 21 dec
Steamship Cairnsmeg, Gibson.....paru 2 dec

HULL.

Steamship City, Thompson.....parti 12 dec
Steamship Basil City, ——.....parti 12 dec
Steamship Briscoe, Faulkner.....parti 5 dec

BARRY.

Steamship Monterey, Parry.....parti 24 dec
Steamship Andesi, Williams.....parti 22 dec
Steamship Imanm Pemberthy..parti 22 dec
Steamship Ramore Head, Smith..parti 11 dec

CARDIFF.

Steamship Mary Ada Short, Blaikie...p 8 dec
Steamship Brookside, Dobson...parti 20 dec

TYNE, ECOSSE.

Steamship Llandrindod.....parti 19 dec

MANCHESTER.

Steamship Manchester Corporation parti 17 dec

SUNDERLAND.

Steamship Africa, Kruse.....parti 15 dec

BELFAST.

Steamship Ramore Head, Smith...parti 8 dec

BREME.

Navire Kaiser, Bergmann.....partie 8 oct

HAMBOURG.

Steamship Bogatad.....parti 23 dec
Steamship Red Cross, Boothwaite, parti 28 nov

ANVERS.

Steamship Africa, Kruse.....parti 11 dec

GENES.

Steamship Miguel M Pinillos, Campos p 21 dec
Steamship Calliope, Wale.....parti 12 dec
Steamship Oleta, Yeoyage.....parti 10 dec
Steamship Genoa, Lewer.....parti 12 nov
Steamship Elate, McLean.....parti 7 dec

NAPLES.

Steamship California, Blake.....parti 22 dec

LISBONNE.

Barque Tentadora, Roche.....parti 28 oct

MARSEILLES

Steamship Paddington, Owen.....parti 20 dec

ST VINCENT, CAP DE VERDE

Steamship Swindon, Thomas.....parti 12 dec

BENGUELA.

Barque Santa Barbara Mihonesa...par 8 nov

TENERIFFE

Steamship White Jacket, Wood.parti 22 dec
Steamship Windsor, Parry.....parti 16 dec

SAVONA.

Steamship Southgate Thomson...parti 6 dec

CAPE TOWN, AFRIQUE.

Steamship Monach, Morgan.....paru 18 dec

BARBADES.

Barque Michele, Bamella.....partie 1 déc

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 octobre 1900

INFAME !

Par George Spitzmuller.

SIXIEME PARTIE.

DIX ANS APRÈS.

VII

LA DAME EN NOIR.

(Suite.)

—Oui, mon oncle....Le ciel guidera mes pas....Une force invincible me pousse à me mettre en route....Une voix intérieure me crie : "Va, et tu retrouveras celui que tu aimes, tu le délivreras !....Et Dieu ensuite te rendra ton enfant...."

Saint-Avold la regardait.... Une exaltation de foi se lisait dans les yeux de la jeune femme qui semblait inspirée, éclairée d'un rayon céleste.

Ainsi devait être Jeanne d'Arc, lorsque à Domrémy l'archange lui montra le glaive avec lequel la glorieuse Lorraine sauverait la patrie.

Le vieux médecin admira la merveilleuse puissance de cet amour. Mais l'idée de Marie l'effraya.

—Toi, partir seule....dit il... C'est insensé ! ...

—Pourquoi, mon oncle ? Un voyage à travers l'Allemande ne me fait point peur. Nous vivons sous le régime de la paix. Est-il interdit à une touriste de parcourir un pays voisin ?....

—Non certes, pourtant....

—J'irai de ville en ville. Je m'informerai adroitement, et je finirai bien par savoir où il existe encore des prisonniers français. Après, Dieu me dictera ce que j'aurai à faire.

—Je trouve ta confiance héroïque, ma chère enfant, mais la tâche que tu as la noble ambition d'entreprendre me semble très périlleuse, au-dessus de tes forces ....Tu t'exposes à bien des hasards sans grandes chances de succès.

—Mon oncle, je sens que je réussira....J'en ai le pressentiment.

—Cependant réfléchis encore.

—Ma résolution est arrêtée. Je partirai bientôt....Ne m'en veuillez pas mon bon oncle....

Elle s'approcha du vieillard, et lui prenant les mains, lui dit, câline :

—Je vous écrirai souvent. En quelque pays que je sois, je tâcherai de vous envoyer chaque soir le bilan de ma journée.

Saint-Avold se taisait.

—Oh ! oui, je réussirai ! repartit la jeune femme, et à son bras, je chercherai Christine.... Nous la reverrons bientôt, la pauvre chérie !....

A ces mots, Marie fondit en larmes dans les bras du docteur.

Mais ces pleurs-là n'avaient pas l'âcreté de ceux qui viennent des douleurs irrémissibles....

Ils jaillissaient de l'attendrissement d'une âme à laquelle un mirage entrevu rendait un semblant de bonheur.

La jeune femme, anticipant sur l'impénétrable destinée, se voyait déjà, épouse ravie et mère consolée, entre son mari et sa fille !

***

A ce moment, la domestique du docteur vint annoncer qu'un inconnu demandait à parler à Marie.

—Son nom ? interrogea celle-ci, surprise.

—Quand je lui ai demandé, il m'a répondu : "Dites à Mme Neubourg que c'est un ami qui arrive d'Allemagne." Alors j'ai insisté, et il m'a prié d'annoncer le sergent Dominus.

—Dominus ! s'écria la jeune femme. C'est le ciel qui l'envoie ici.

Elle courut à la porte du vestibule pour introduire le sous-officier.

Il était toujours le même : fier et fort, — un peu amaigri peut-être.

On pense si le brave garçon reçut un accueil empressé et cordial.

Saint-Avold le connaissait seulement de nom par l'éloge que Marie faisait de son dévouement ; il fut heureux de serrer sa main loyale et robuste.

—Vous avez demandé Mme Neubourg ? interrogea Marie. Saviez-vous donc que nous pleurons toujours l'absence du commandant ?

—Je l'ai appris, madame, à mon arrivée à Colmar, lorsque je me suis présenté à son ancien domicile où j'allais de confiance.

—Que vous a-t-on dit ?

—Ceux qui habitent actuellement le pavillon m'ont appris que le commandant a disparu depuis la guerre.... Mais, ont-ils ajouté, rendez-vous chez le docteur Saint-Avold, à Andolsheim. Vous y trouverez la dame en noir....

—Oui, dit Marie, c'est ainsi qu'on m'appelait, au temps où j'y demeurais avec celui qui est aujourd'hui loin de moi....

—... Mais que nous retrouverons, madame, affirma chaleureusement le sergent, avec une confiance communicative. Maintenant que me voici libre, je suis tout à votre disposition.

En attendant le déjeuner Dominus narra son odyssée.

Il revenait de captivité, lui aussi.... Pendant longtemps, il avait vécu en paria, de l'autre côté du Rhin, à Witzenau, en butte à des vexations, à des rigueurs continuelles.

Un jour, las, excédé, il eut un mouvement de révolte contre ses bourreaux et leva la main sur l'un d'eux.

Ce fut le signal d'un redoublement de duretés.

—A partir de ce jour, dit Dominus, je fus soumis à une surveillance incessante. L'Allemand est né garde-chiourme. Impossible de faire un pas à droite ou à gauche sans sentir peser sur moi le regard d'un geôlier, sans entendre un grossier rappel à l'ordre.

"Et toujours pas de nouvelles de France !....

"On nous parquait littéralement.

"Vingt fois je fus sur le point de châtier les brutes qui me rudoyaient avec un plaisir visible .... Mais je me contins. Je comprenais que toute nouvelle tentative de rébellion aurait pour moi les plus dangereuses conséquences, et qu'à essayer de lutter, je serais brisé, condamné à ne jamais sortir de ce bagne.

"Aussi ma dignité de soldat français et d'homme fut-elle sacrifiée au désir de liberté chaque jour plus impérieux en moi. J'acceptai les insultes, je subis les affronts, je supportai les voies de fait des reîtres furieux ou ivres, je me soumis aux besognes les plus basses.

"Cette conduite finit par désarmer mes gardiens. Peu à peu mes liens se relâchèrent et je bénéficiai de quelques améliorations. Mon sort devint plus supportable.

"Le régime cellulaire, mérité par mon impatience, cessa pour moi, je rentrai en "faveur" ; le commandant me pria de donner des leçons de conversation française usuelle à son fils.

"Puis, il y a quelques jours, on m'a dit :

"—Vous êtes libre !

"Je ne me suis pas fait répéter la phrase.... Et me voici... après une semaine de marche... J'avais pris tout droit le chemin de Colmar, comptant bien y rencontrer mon commandant auquel je destinai ma visite de retour... J'ai eu un grand chagrin en apprenant son absence ..."

Marie avait écouté, attentive le récit du sous-officier.

Lorsqu'il eut fini :

—Mon ami, lui dit-elle, je sais en quelle estime vous te-nait le commandant Neubourg. Pour lui, vous n'étiez pas un inférieur, vous étiez un camarade. Vous avez partagé ses dangers, vous l'avez préservé d'un coup mortel. Il vous aima comme un frère.

—Et je le lui rendais !

—Moi, de mon côté, je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour me ramener ma fille....Eh bien j'ai un nouveau service à vous demander.

—Je suis à vos ordres, madame.

—A l'instant même où vous frappiez à notre porte, je disais au docteur que j'étais décidée à partir en Allemagne, à la recherche de mon mari. Il doit être, est certainement retenu prisonnier. Voulez-vous m'aider dans ma tâche ?

—Oui, certes ! Pour le commandant et pour vous, madame, je tenterais l'impossible, si ce mot était français.

—Je n'en attendais pas moins de vous, Dominus.

—Voilà un brave cœur, pensait Saint-Avold. Devant l'entraînement généreux de sa nièce et le dévouement absolu du sergent, il ne songeait plus à protester contre l'idée du voyage.

—Quand partons-nous, madame ?

—Demain.

VIII

LE PÈLERINAGE

Le lendemain soir Mme Ne